

ETC



## Science fiction ou fictions réelles : Richard Purdy

Richard Purdy, *L'empoisonnement de la réalité*, Galerie d'art du Centre Saidye Bronfman, du 28 août au 3 octobre 1990

Jennifer Couëlle

Numéro 13, hiver 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/36154ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue d'art contemporain ETC inc.

ISSN

0835-7641 (imprimé)

1923-3205 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Couëlle, J. (1990). Compte rendu de [Science fiction ou fictions réelles : Richard Purdy / Richard Purdy, *L'empoisonnement de la réalité*, Galerie d'art du Centre Saidye Bronfman, du 28 août au 3 octobre 1990]. *ETC*, (13), 45–46.

## Science fiction ou fictions réelles : Richard Purdy

Richard Purdy, *L'empoisonnement de la réalité*,  
Galerie d'art du Centre Saidye Bronfman  
du 28 août au 3 octobre 1990 --

La vérité historique n'est pas ce qui a eu lieu, mais bien ce que nous croyons avoir eu lieu, disait Pierre Ménard, le personnage de Jorge Luis Borges qui a entrepris de réécrire, ou plus justement, d'écrire *Don Quixote* en devenant lui-même Miguel de Cervantes.<sup>1</sup> De façon semblable, le parcours que nous faisons de l'exposition récente de Richard Purdy, à la Galerie d'art du Centre Saidye Bronfman (*L'empoisonnement de la réalité*), nous transporte dans un lieu où l'histoire devient autre, devient celle à laquelle nous choisissons de croire.

La surface de la galerie est habitée par un faux plancher de bois contre-plaqué qui tantôt recèle assemblages, artefacts et installations et qui tantôt est surmonté de regroupements de constructions. Pour y accéder, nous devons littéralement monter sur ce plancher, geste qui à la fois suggère que nous quittons la galerie d'art et que nous pénétrons dans un univers tout autre, un univers qui s'apparente davantage à un musée d'anthropologie.

Une surface de sable porteuse des traces de pas de danse inspirés de sites architecturaux sacrés d'Europe et d'Asie; des caisses de montre contenant différents artefacts de la civilisation perdue de Ba Pe. Le guide de l'exposition nous apprend, entre autres, que cette civilisation était située au nord du Sulawesi (Célèbes) et qu'elle exista de l'an -7 à l'an 79 après Jésus-Christ. Présentées, comme elles le furent, scientifiquement, ces pièces complexes, soigneusement étiquetées et accompagnées de légendes dignes du haut savoir d'une exposition du Smithsonian Institute, provoquent chez nous, spectateurs, une curieuse réaction. Inclinés devant ces œuvres, voulant tout voir et tout lire, nous sommes envahis par un brouillage d'esprit qui semble croître au fur et à mesure que nous avançons dans ce parcours. Qui dit dire vrai porte en lui la vérité. Faut-il y croire?

«L'eschatologie, affirme le guide que nous avons toujours en main, est une religion ou une vision du monde dont les membres croient au jour du jugement dernier pour l'humanité.»<sup>2</sup>

Là, debout devant cette installation, *Eschatologie*, nous visionnons un vidéo témoignant des malheureux affligés de la «Fièvre du Labrador» (le Virus X), épidémie qui a enlevé la vie à un tiers de la population de l'Amérique du Nord en 1962. Nombreux articles de journaux rendent compte des effets dévastateurs qu'a eus cette maladie sur la société en



Richard Purdy, *L'empoisonnement de la réalité*, 1990.  
Installation; détail. Photo : Juan Felipe Arguez

général. Crise économique, révolutions, guerres, viols, etc. Le tout causé par un virus dont la cible est le système immunitaire... Il va sans dire que l'effet de brouillage mentionné plus haut se fait ici sentir davantage, puisque cette proposition de réalité a, pour une part, effectivement été vérifiée. À cet effet, il est non sans intérêt de noter que cette œuvre, dans une certaine mesure prophétique, date de 1980-81.

L'élaboration de la présentation rigoureusement «documentée» des œuvres-fictions de Purdy joue un rôle essentiel dans la lecture de l'ensemble de ses œuvres. Qu'il s'agisse de *Corpus Christi* (1983-84), la maquette d'une ville singulièrement renaissante dont les fonctions répondent métaphoriquement à celles du corps humain, fruit de Fra Lucio Palaccio, architecte du Pape Léon X, ou de *Furiae : L'histoire de la Culture X* (1987), le récit du développement d'une civilisation située hors temps et hors espace, voyant le jour à travers un médium du nom de Richard Freeman, notre volonté de lecture est alimentée par les outils de documentation, voire le caractère scientifique des œuvres.

Se faire raconter l'existence d'une telle culture fictive ou d'un tel événement imaginaire saurait certes amuser, mais ne produirait vraisemblablement pas le même impact que savent le faire les œuvres de Purdy. Sans cette quantité inouïe de détails et de points de repère situant les sujets dans un contexte particulier, en l'occurrence dans un contexte sérieux, relatant des faits vérifiables — les coupures de presse sont là pour le prouver — il nous serait difficile de transcender le degré de la fiction, de la spéculation. Purdy nous surprend à la lecture de récits imaginaires à l'aide d'outils scientifiques. Les fictions de Purdy sont



Richard Purdy, *L'empoisonnement de la réalité*, 1990.  
Installation; détail. Photo : Juan Felipe Argaez.

minutieusement élaborées, ne laissant place à aucun doute, à aucune question. Leur caractère parfois didactique contribue également à la crédibilité que nous y prêtons. Cet artiste met en relation étroite les mécanismes de deux sphères de la pensée qui, généralement, s'opposent et s'effacent. C'est justement la manifestation de ce dialogue peu habituel entre la science, qui dit «vrai» et l'imaginaire qui dit autre, qui crée la brume légère brouillant progressivement notre esprit durant le parcours de cette exposition. Bien que nous soyons conscients du jeu, nous poursuivons, déchiffrant les récits et étudiant les spécimens à la manière d'un apprentissage de faits indéniables. Nous sommes ici confrontés à notre propre plaisir de subversion, à l'idée de pouvoir remanier le monde tel qu'on le connaît.

Nous réservons pour la toute fin une dernière œuvre — non pas qu'elle fût présentée dans cet ordre dans l'exposition, mais plutôt parce que nous choisissons de la lire ainsi. *Progeria Longaevus* (1988-89), «une maladie imaginaire qui renforce le système immunitaire; produisant ainsi une longévité hors du commun»<sup>3</sup>, est l'histoire d'un homme né à Venise en 992. Nous suivons le déroulement de sa vie, laquelle le

voit changer d'identité 208 fois jusqu'à sa mort, à Vancouver en 1992, sur différentes sections d'une bande de papyrus fait main, long de 365 pieds. À l'aide des journaux intimes de cet homme, nous retraçons les grands événements de l'histoire, tantôt fictifs et tantôt réels, depuis le Moyen-âge.

Suspendu au plafond de la galerie par une quantité de fils délicats, à peine visibles, ce parchemin imbu de peinture et d'encre, et porteur de calligraphie et de cartographie, devient une matérialisation physique de l'histoire. Une histoire qui vacille dans un espace indéfini et qui, par les inscriptions qu'elle porte et ses sections interchangeable, ne se prête plus à une lecture linéaire. À la fois par le caractère volatile du matériau et par la structure subvertie et amobile du récit, mettant librement en jeu faits vérifiables et intrigues de l'imaginaire, le temps et l'histoire ne sont plus ici qu'une création de notre imagination.

Différant des autres œuvres de ce parcours, *Progeria Longaevus* délaisse quelque peu l'antipode du protocole scientifique pour explorer davantage le caractère sublime que peut recéler l'imaginaire. Nous oserons même ajouter qu'après la visite d'une série d'œuvres fonctionnant selon des règles rapidement prévisibles, cette escapade dans une fiction audacieuse était bienvenue. La structure de cette œuvre demeure plus unilatérale que les autres, ne rendant accessible le dialogue qu'à l'intérieur même du récit. Appelés à suivre et à restructurer par une lecture attentive du papyrus les péripéties de la vie d'un individu qui, se souciant de ne pas éveiller les soupçons des différents peuples chez qui il séjourne, se réserve le sort d'un nomadisme éternel et d'identités multiples, nous devenons en quelque sorte le biographe de cet homme et du même coup, nous recréons l'histoire. Ou plutôt, dirait sans doute Pierre Ménard, nous créons l'histoire.

Jennifer Couëlle

#### NOTES

1. «cf» Jorge Luis Borges, «Pierre Ménard, Author of Don Quixote» dans *Ficciones*, New York, Grove Press, 1962, p. 174.
2. Richard Purdy, *L'empoisonnement de la réalité*. Guide de l'exposition, Montréal, Galerie d'art du Centre Saidye Bronfman, 1990.
3. Richard Purdy, *L'empoisonnement de la réalité*. Guide de l'exposition, Montréal, Galerie d'art du Centre Saidye Bronfman, 1990.